



394

## LES MODES PARISIENNES

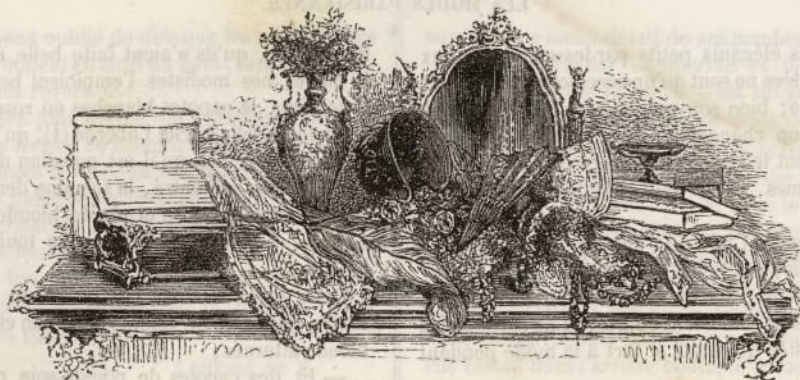
Coiffette de Marie de M<sup>lle</sup> Célestine Zuller, r. de Chosecul, 23<sup>bis</sup> Capote de M<sup>lle</sup>  
Ple Borain, r. basse du rempart au coin de la Chaussée d'Antin. Mantelot des magasins  
des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne, au coin du Boulv. Parfumeries  
de la Société Hygiénique rue J. J. Rousseau 5.

Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.

Imprimé par Moitte rue Eugene, 25 Paris





# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MANETTE (2<sup>e</sup> partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



APRÈS les toilettes simples de l'été, nous entrons sans transition en pleines modes élégantes : plus de robes légères garnies de volants ourlés, plus de redingotes-peignoirs en jaconas à fleurettes de couleur, de peignoirs blancs brodés devant, de robes de pékin, de piqué ou de coutil ; ce qu'il faut, ce qu'on aime, c'est la robe de soie brodée en soie, robe brodée devant en tablier ou garnie de volants festonnés.

Il y a plusieurs genres de broderies ; exemples : robe-redingote brodée devant en lacet et passé, avec le petit pardessus en pareil entièrement couvert de la même broderie ;

— Robe-redingote brodée au passé avec le pardessus brodé de la même manière ;

— Robe-redingote brodée en petit velours frappé et petite soutache ;

— Robe de taffetas garnie de volants festonnés en soie ;

— Robe de taffetas garnie de volants festonnés, feston surmonté d'une petite guirlande de gros pois ou de fleurs brodées en soie.

Les redingotes se font à corsage fermé, lequel est brodé en plastron ; les manches sont ouvertes et entourées d'une large broderie.

Quant aux robes garnies de volants, elles se font à corsage ouvert devant montant, ou à corsage décolleté, selon le degré de toilette qu'on veut leur donner. Si elles sont à corsage montant ouvert devant, elles se garnissent d'un ou de deux petits volants plats autour du corsage ; les manches sont larges du bas et garnies de trois, quatre et même cinq rangs de volants festonnés. Si elles sont à corsage décolleté, elles ont des berthes - châles bordées de deux rangs de volants festonnés ou brodés ; les manches courtes sont garnies de trois volants qui font suite à ceux des berthes, ce qui fait sur chaque manche une suite de cinq volants.

On garnit aussi beaucoup de robes devant, par sept ou neuf rangs, en montant, de petits galons de soie ou de petits velours frappés.

Nous avons dit aussi qu'il se faisait à Lyon beaucoup de robes-redingotes à disposition et qu'il y avait des robes simples en armures rayées devant ; donc on peut conclure de ces premières toilettes d'automne que toutes les robes seront ornées de broderies, soit dessins sur l'étoffe, soit broderies en soie, en lacet, en velours ou en passementerie.

Les corsages des redingotes se garnissent toujours à deux fins, c'est-à-dire pour être ouverts ou fermés, surtout aux robes destinées à la demi-toilette.



Tous ces élégants petits pardessus pareils aux robes brodées ne sont qu'un accessoire pour varier le costume; bien souvent ils sont remplacés, en cette saison changeante, par le cachemire, si utile en tout temps, mais encore plus en celui où nous sommes, car il fait attendre les manteaux d'hiver.

Cependant on fait déjà des pardessus pour les jours froids, pardessus de satin-reps ou de velours ornés de grands volants en dentelle de laine; ces pardessus sont assez courts, et de cette forme demi-ajustée qui a été si fort à la mode pendant l'été.

Les modèles nouveaux de manteaux et mantelets d'hiver ne seront connus que dans les premiers jours du mois d'octobre.

On peut dire, en attendant les nouveautés, que les mantelets de velours entièrement brodés en lacet et soutache, déjà fort à la mode l'hiver dernier, n'ont pas épuisé leur vogue et qu'ils seront encore en première ligne; ces mantelets sont garnis simplement d'une haute frange.

Les fleuristes et les modistes font assaut de créations; les premières cherchent non des fleurs nouvelles, mais des façons de les monter complètement inédites.

Nous citerons une guirlande de marguerites de trois nuances, rose-rosé, rose-vif, et grenat, rattachées derrière dans un grand nœud de ruban de satin des trois nuances des marguerites;

— Des coiffures toutes en fleurs appelées *bonnets en fleurs*. Ces coiffures sont composées d'un feuillage léger semé de fleurs qui se croisent, se tournent de manière à former fond de coiffure: de chaque côté sont des grappes pendantes; quelquefois la forme change; le feuillage tourne, et va tomber en une longue grappe d'un seul côté. On dispose beaucoup de petites fleurs, telles que belles-de-nuit, liserons, petites roses et autres fleurs, en un long cordon mêlé de feuillage, lequel est demandé pour les ornements de coiffure de blonde ou de dentelle.

Ce qui produit la nouveauté dans la coiffure de fleurs, c'est le mélange des feuillages, la manière de les monter, soit en touffes, soit en grappes légères.

L'année dernière, on obtenait des effets charmants par le mélange des fruits, des fleurs et des herbes.

La fantaisie vient en aide à nos fleuristes, et nous devons convenir que, s'ils en usent largement, ils sont souvent, très-souvent fort heureux. Ces feuillages de satin, ces raisins roses cristallisés, raisins orange à feuillage de satin bleu-de-roi, ces fleurs fantastiques qui ne croissent qu'au soleil de leur imagination, tout cela mélangé en guirlandes, en bouquets, en touffes, est d'un effet adorable.

Il n'est pas jusqu'à la fleur de scabieuse, la

fleur triste, qu'ils n'aient faite belle et fêtée par la mode; nos modistes l'emploient beaucoup en ornements de capotes blanches ou roses.

Mademoiselle Lucile Laborde (1), qu'il faut toujours nommer dès qu'il est question de modes à succès, nous a montré, la semaine dernière, une capote de crêpe rose ornée de blonde qui avait de chaque côté de sa passe une touffe de scabieuses.

Cette jeune modiste fait beaucoup de capotes toutes couvertes de volants de ruban et volants de blonde alternés;

— Et des capotes de pou-de-soie rose, blanc ou paille-vif ornées seulement de quatre grosses coulisses rondes; l'espace entre le bord et la première coulisse est rempli de petits volants de ruban liséré satiné.

— Une très-jolie capote de crêpe que mademoiselle Laborde répète souvent est en crêpe blanc avec ornement de petites blondes de soie posées par paquet de cinq rangs en trois espaces, et ornée de chaque côté par une touffe de pensées; le dessous de passe en mêmes fleurs attachées à un froncé de blonde.

Une autre du même genre en crêpe soufre est ornée de blonde blanche et de pensées.

Les marabouts mouchetés sont plus en faveur que lors de leur début dans les modes parisiennes: toutes les capotes un peu parées sont ornées de chaque côté d'un marabout moucheté.

Pour les costumes de la campagne, on a garni des chapeaux paille de fantaisie de couleur avec du gros de Naples de couleurs foncées, telles que bleu, violet. Ce taffetas formait des nattes avec du velours noir, lesquelles tournaient en trois rangs autour de la forme; les bavolets étaient bordés de deux ou trois rangs de petite blonde de soie noire ayant en tête un petit velours noir. Les dessous de passe en taffetas étaient garnis au bord, en dedans, de trois ou quatre rangs de petite blonde noire; les garnitures des joues en blonde semées de petit ruban bleu et de petit ruban de velours noir.

La saison de la chasse est aussi pour les femmes celle des promenades à cheval: on s'est donc occupé du costume classique, l'amazone. Beaucoup de ces amazones se font en drap marron, à corsage à basques, et s'ouvrant en revers à volonté, de manière à pouvoir mettre, lorsque le temps le permet, une de ces jolies chemisettes à jabot et col garnies de broderie anglaise. Le fichu de madame Colas, à dents arrondies brodées à l'anglaise et entouré de jours, est aussi fort en faveur pour compléter le costume d'amazone; dans ce cas, il faut les sous-manches froncées sur poignet avec manchettes relevées pareilles au col.

(1) Rue Richelieu, 77.



Nous avons oublié de dire que les manches des amazones étaient étroites du haut, larges du bas, avec ou sans revers.

Une assez jolie forme de corsage-amazone, pouvant se fermer ou s'ouvrir à volonté et former du haut larges revers, se ferme par des boutons doubles en passementerie ou en fer artistique. On peut ne fermer le corsage du bas que par trois boutons, le fermer entièrement, ou bien encore le fermer du bas par trois boutons, du haut par un ou deux : dans ce dernier cas, le jabot de la chemise doit passer par l'espace laissé libre.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

##### TOILETTE DE MARIÉE POUR LE MATIN.

Voile de tulle-illusion ourlé tout à l'entour. Guirlande de fleurs. Robe de mousseline tarlatane sur dessous de taffetas. La robe de tarlatane est garnie de cinq volants ourlés à très-petit ourlet. Le corsage est froncé du haut et du bas avec petit col de dentelle fermant derrière et monté sur le poignet de la robe. Les manches sont larges et bordées de deux rangs de dentelle.

Capote de crêpe bouillonné de crêpe lisse et ornée de chaque côté par un marabout moucheté. Robe-redingote brodée en plastron de lacet de soie et broderie au passé. Mantelet de taffetas garni d'un haut rang de dentelle de laine ayant en tête une ruhe de ruban.

## MANETTE.

(SUITE.)

Manette, la demoiselle de comptoir, le commis de bureau, le garçon de peine de la boutique, le souffre-douleur de la maison, avait été élevée dans la meilleure institution d'Orléans. Non que son père, orgueilleux à la manière de certains parvenus, eût voulu, en lui donnant cette brillante éducation, faire pompeuse montre de sa fille. Tout au contraire, l'éducation de Manette avait été une obligation pour lui, une violence exercée sur ses projets, comme il va être dit; et aussi la pauvre enfant ne savait souvent comment s'y prendre pour cacher la blancheur de son intelligence ou pour ne pas la salir au contact de tant d'épicerie et de comestibles.

Manette devait suffire à tous les travaux de la maison, de la boutique et du bureau. Elle était partout : il lui fallait répondre aux gens qui venaient acheter, à ceux qui accouraient pour réclamer des lettres ou en affranchir, à sa mère qui la gourmandait sur sa lenteur à terminer le ménage. Elle ne posait pas à terre. On la voyait tantôt la balance, tantôt le timbre, tantôt le balai à la main, ou au bas de l'échelle pour recevoir les paquets de la diligence. Ici on la sonnait, là on l'appelait, là on la grondait. Et malheur à Manette si elle se trompait en rendant la monnaie à l'acheteur, ou

sur quelque menu détail de ses nombreuses fonctions! M. Leveneur s'emportait et finissait par dire avec un gros juron : « C'est un garçon qu'il m'aurait fallu et non une femmelette comme ça! »

On ne devine pas quel surcroît de travail et de peine M. Leveneur aurait pu imposer à un garçon de l'âge de sa fille. Levée avec le jour, Manette ne rentrait pas dans sa chambre avant minuit, même l'hiver, quand toute la population de Saint-Faréol dormait déjà de ce sommeil particulier aux habitants des villes au-dessous de trois mille âmes. Depuis neuf heures jusqu'à minuit, elle restait dans l'arrière boutique occupée à filer, et il ne fallait pas qu'il lui arrivât de lever les yeux au plafond pour savoir ce qui pouvait faire veiller si tard son père et sa mère, ni de s'endormir sur son rouet. Trahie alors par son silence même, elle appelait l'attention de son père, qui ouvrait doucement le judas de la pièce supérieure et lui jetait un verre d'eau glacée sur la tête en lui disant :

« Voilà de l'eau pour faire aller le moulin. » Soudain la pauvre enfant, réveillée en sursaut, effrayée de la voix de son père, se frottait les yeux, agitait le pied, tirait le chanvre et reprenait sa tâche.

A minuit, elle regagnait sa chambre, placée au second et dernier étage de la maison, et son unique distraction était de rester pendant quelques minutes accoudée sur la croisée taillée en œil de bœuf, pour voir la campagne, pour respirer l'air de la nuit. Quand le temps était clair, Manette apercevait à travers le rideau mobile des peupliers plantés sous ses fenêtres et trois fois hauts comme la maison, la promenade de la Prairie. Si le temps était sombre, elle voyait rougir à travers le brouillard les milliers de croisées des manufactures qui bordent cette promenade. Un vague instinct, un de ces mouvements prophétiques comme il en court dans le sang de la jeunesse, toujours sur le trépied, semblait confier à Manette qu'elle n'attachait pas, qu'elle ne concentrait pas sans motif son attention sur ce point isolé dans la campagne. Elle y revenait malgré elle. Ces aspirations secrètes, mystérieuses comme l'âme d'où elles émanent, avaient-elles trouvé leur explication? Mais une fois, par une belle soirée de printemps, Manette, qui ne se mettait ordinairement à cette croisée chérie qu'après s'être à demi déshabillée, y courut aussitôt entrée et parcourut avidement du regard la ligne lumineuse des manufactures pour en distinguer une. Sa recherche paraissait pleine de désir et d'inquiétude. Elle avait caché sa lampe, de peur d'être vue. Naïve crainte! Qui donc, à une lieue de Saint-Faréol-dans-les-Bois, aurait songé à s'assurer que c'était Manette, la fille de M. Leveneur, qui avait les yeux fixés sur les usines de Saint-Michel? D'ailleurs, comment



deviner dans quelle pensée elle se livrait à cette timide perquisition ?

« La voilà ! s'écria Manette dans une explosion de joie ; les deux ormes, la toiture en flèche, un corps de logis et deux pavillons ? C'est là qu'il est. »

Madame Leveneur n'était pas une mauvaise mère, elle souffrait quelquefois des durs traitements exercés par son mari sur leur enfant, mais deux causes l'empêchaient de faire prévaloir ses bons sentiments. Fille de fermier, élevée elle-même très-rudement, elle ne voyait pas toujours un sujet de peine dans les obligations accablantes et serviles de Manette. Ensuite elle craignait son mari au delà de toute expression. Elle l'avait épousé par convenance, car on se marie ainsi même dans la campagne. Il avait convenu à son père qu'elle devint la troisième femme d'un garde-chasse de M. de Meursanne, d'un homme qui, avec son habit vert à boutons d'or portant des têtes de loup, pouvait passer pour une espèce de colonel parmi les gardes champêtres, qui avait la haute main sur les foins, et le droit ou la liberté de chasser le gibier dans les parcs, bois et terres du château. Madame Leveneur craignait beaucoup son mari, disons-nous ; cette crainte allait parfois jusqu'à la terreur. Elle avait peur des emportements d'un homme que rien ne retenait, ni le respect, ni l'usage, ni l'éducation, ni l'ombre d'un sentiment religieux, quand la colère s'emparait une fois de lui. Toute la violence du chasseur lui montait au cœur, au visage, au cerveau ; il ne se connaissait plus. Il frappait, il renversait, il aurait même tué. Un jour que son cheval avait deux fois refusé d'entrer dans un chemin qu'il n'avait pas l'habitude de prendre, Leveneur lui enfonça son couteau de chasse dans le ventre et l'abattit mort à ses pieds. Ce cheval lui coûtait quinze cents francs.

On comprend qu'un caractère pareil fût peu maniable, surtout pour une femme chez laquelle la crainte était à ce point passée en habitude, qu'elle avait coutume de dire :

« Avant que Leveneur ne me tue, je voudrais bien voir ou faire telle chose. »

Peut-être s'exagérait-elle le danger de sa position : elle avait sur son mari un motif secret d'autorité bien réel et excessivement puissant au moyen duquel non-seulement elle le tenait en sa dépendance, mais avec lequel, pour peu qu'elle l'eût voulu, elle aurait reconquis son autorité de femme et de mère, et eût fait son bonheur intérieur et celui de sa fille. Néanmoins la peur était plus forte chez elle que le désir de s'assurer cet immense avantage. Ce secret imposait à madame Leveneur de très-grandes précautions pour que sa fille ne le découvrit pas : mais Manette avait déjà sinon des soupçons, du moins des inquiétudes ; et ce sont ces inquiétudes vagues qui la fai-

saient souvent regarder au plafond de l'arrière-boutique en filant son lin dans les longues soirées d'hiver.

Tous les mauvais procédés dont on accablait Manette ne l'empêchaient ni d'être fort jolie ni fort souhaitée en secret par les jeunes gens de Saint-Faréol. Ils savaient qu'au bout de cet enfer il y avait pour elle une riche dot et un héritage d'une valeur incalculable ; mais les désirs s'arrêtaient tremblants à la porte de l'opulent épicier. Nul ne se sentait assez brave pour aller demander à M. Leveneur la main de Manette, sans avoir quelque cent mille francs à lui montrer en portefeuille ou à l'horizon sous la forme de vastes prairies ou de bois d'un grand prix. Qui sait jusqu'à quel point un homme comme l'ancien garde-chasse pouvait pousser la brutalité du refus ?

« Elle ne se mariera pas dans la commune, ajoutaient les ambitieux pour adoucir en eux l'amertume d'une impossibilité radicale à aspirer à la fille de M. Leveneur, car personne ici n'a même vingt mille francs à faire reluire aux yeux de ce richard. Il ira la marier à Tours ou à Orléans, à moins qu'il n'aille lui chercher un mari jusqu'à Paris. » Quant à ceux qui comptaient sur le seul agrément de leur personne pour plaire à Manette, et de là arriver à surprendre le consentement de sa famille, ils auraient pu tout aussi bien rêver une alliance avec une princesse du sang. Manette ne se montrait nulle part, ni aux bals ni aux fêtes de village ; elle ne sortait pas, allait rarement à la messe, car sa présence était toujours nécessaire à la boutique. Chercher à lui parler lorsqu'elle y était, c'eût été vouloir entrer en conversation avec un général au moment où il ordonne le feu sur toute la ligne. Une fois la boutique ouverte, la pauvre enfant n'avait plus alors ni cœur, ni âme, ni jeunesse ; elle avait des ailes pour courir d'une place à l'autre, des yeux pour lire les étiquettes, des mains pour rendre la monnaie, mais à celui qui lui aurait dit : Vous êtes jolie, elle aurait répondu :

« Pour combien en voulez-vous ? »

D'ailleurs, si Manette eût fait mine d'aimer quelqu'un, elle eût couru ces trois risques : ou d'être enfermée dans un couvent, ou d'être tuée sur la place, ou bien, et c'était la plus aimable chance à courir, elle aurait entendu son père lui jurer que, tant qu'il vivrait, elle ne serait la femme de personne. Elle savait cela parce que sa mère le lui avait à peu près dit, et parce qu'elle le lisait chaque jour elle-même dans le caractère de son père. Mais ce qu'elle n'avait pas pu deviner, c'est que celui-ci commençait vaguement à la destiner au conducteur de la diligence de Bourges, à l'adorable Lanisette.

Pour se rendre compte d'un pareil choix chez M. Leveneur, choix que son caractère seul n'expliquerait pas, il est nécessaire de reculer de quel-



ques années en arrière, et de remonter à l'époque où il était employé chez le comte de Meursanne. A l'exemple de tous les grands amateurs de chasse, le comte n'avait de goût que pour la société des gens dévoués à cet exercice, qui savaient parler avec lui chiens, meutes, chevaux, et en parler toujours. Il n'était pas difficile sur la qualité de ses interlocuteurs. Tant qu'il vécut, la familiarité se maintint au château; mais du jour où il mourut à la suite d'une mémorable chasse de trente-six heures, dont dix-huit en plein soleil d'août, les choses changèrent totalement. Le neveu du comte, son héritier universel, peu amateur de chasse, mais économiste, philanthrope, partisan du perfectionnement moral des classes inférieures de la société, voulut s'enquérir de la valeur des serviteurs du château avant de les conserver près de lui à titre onéreux. L'examen fut fatal à Leveneur, qui ne savait rien hors du vocabulaire de la vénerie. Il lui fut même impossible de cacher qu'il ne savait ni lire ni écrire. Sa disgrâce fut arrêtée. Cependant, comme il avait été au service du comte pendant de longues années, le neveu ne le remercia qu'après avoir fait placer sa fille Manette dans le meilleur pensionnat d'Orléans, et obtenu pour sa femme le bureau de poste de Saint-Faréol-dans-les-Bois. L'indemnité, quoique belle, n'amortit pas le choc terrible que Leveneur avait reçu. Une honte intolérable aggravait la douleur de sa chute. On le renvoyait parce qu'il ne savait pas lire; on conservait la plupart des autres employés, parce qu'ils possédaient cette science qu'il était trop âgé pour acquérir. De là vint et s'implanta profondément en lui la haine, l'horreur de tout ce qui ressemblait à de l'instruction; le mépris le moins déguisé pour tout ce qui n'était pas qualité physique, force corporelle et brutale. Cependant, pour ne pas perdre ses dernières faveurs du neveu de son protecteur, il consentit à mettre sa fille en pension; mais il se promit, dans son âme ulcérée, d'effacer en elle autant qu'il le pourrait, de lui faire regretter à chaque instant les connaissances qu'elle rapporterait à sa sortie. Il se réjouissait d'avance en pensant qu'il aurait la facilité d'avilir dans sa fille, chez lui, cette instruction, ce savoir, cette odieuse science dont il était privé et à cause de laquelle il avait perdu la moitié, la plus belle moitié des avantages qu'il espérait retirer de sa position au château de Meursanne.

Ceci justifie sa sympathie pour le conducteur de la diligence de Bourges et sa froideur pour sa fille Manette, qu'il projetait de lui donner en mariage.

Chaque jour s'augmentait pourtant l'envie de la jeunesse de Saint-Faréol, en voyant d'un côté la fortune de M. Leveneur grandir et s'étendre, de l'autre la beauté de sa fille Manette se développer dans la même proportion. Pas de conversation qui ne les ramenât invariablement l'un et

l'autre; c'était un intarissable sujet, mais un sujet dont le dernier mot était toujours le doute et le découragement. L'idée devint fixe après avoir été contagieuse. Elle fut si invinciblement scellée au cerveau des jeunes gens, qu'aucun d'eux n'osa plus se marier de peur de laisser échapper l'occasion d'épouser Manette, véritable pomme d'or des Hespérides gardée par un dragon. Vainement les mères, les tantes, ces intermédiaires naturels, essayèrent-elles d'approcher de M. Leveneur. Il profita de leurs faux prétextes d'introduction pour leur vendre plus cher ses marchandises.

L'irritation était à son comble, quand un premier clerc de notaire, nommé Janton, témoin silencieux de tous les assauts tentés sans succès contre la forteresse de M. Leveneur, se dit comme ce philosophe grec :

« C'est de ce côté-ci que chacun attend que le soleil se lève; tournons-nous de l'autre côté pour le voir paraître. » Sa pensée était celle-ci : — Il y a peu à espérer d'avoir la fille par la fille; encore moins de l'avoir par son père : ayons-la par sa mère. Attaquons madame Leveneur. — C'était hardi, mais c'était neuf.

Janton avait été chargé autrefois par le père de madame Leveneur de régulariser quelques affaires contentieuses de la famille. On s'adressa naturellement à lui, à la mort du vieillard, pour écarter les difficultés qui gênaient l'opération des partages. Il termina tout, et il fut payé de ses peines. Jusqu'ici on ne devine pas comment Janton entrerait par une voie judiciaire chez Leveneur. Un clerc de notaire ne se décourage pas pour si peu; surtout un clerc de quarante ans, rongé d'ambition, ayant vu trois générations de notaires faire fortune dans l'étude où lui était resté aux maigres appointements de quinze cents francs. Aussi avait-il des bouffées de tristesse et de désespoir, comme les vieilles filles seules en éprouvent quand le mari ne doit plus résolument se présenter.

« J'ai mon affaire! s'écria-t-il un soir d'hiver en secouant la neige de sa vieille redingote d'alpaga, qu'il jeta ensuite avec dédain sur une chaise, lui si soigneux! comme s'il n'était plus destiné à l'endosser. Justement, c'est demain dimanche, pensa-t-il; les Leveneur ont moins d'occupation; madame Leveneur pourra me recevoir. Écrivons-lui que nous avons à l'entretenir d'une affaire qui l'intéresse au plus haut degré. »

Son billet écrit, Janton, qui n'avait pas de domestique, le porta lui-même à la boutique de madame Leveneur, ayant soin, quoiqu'il fût déjà tard, de n'être pas aperçu de quelque habitant. Dieu sait jusqu'où seraient allées les interprétations, les inductions! Un vieux clerc a la prudence monacale d'une sœur tourière.

Manette fermait la boutique quand Janton lui tendit le billet.



« C'est vous, monsieur Janton ? Vous m'avez fait peur.

— Ah ! ce n'était certes pas mon intention, belle enfant.

— Vous désireriez ?

— Que vous eussiez l'extrême complaisance de prendre ce billet.

— Et pourquoi ? reprit Manette étonnée.

— Pour le remettre de ma part à madame votre mère.

— Je n'y manquerai pas, dit Manette en soulevant le bonsoir au clerc et en se courbant pour entrer dans le panneau fermé par la demi-clôture de la porte, qu'elle ferma entièrement dès qu'elle fut passée.

— Le premier pas est fait, dit Janton, qui rampa le long des murs pour regagner son étage glacé. — C'est la sommation sans frais, ajouta-t-il. — Bientôt la contrainte par corps ! »

Il rit du joli mot qui lui était échappé dans l'ivresse de son premier bonheur.

Quand il fut dans son lit, il vit passer comme dans un rêve de vertes prairies, des bois touffus, des champs de blé qui ondulaient, et qui étaient à lui ; ensuite, sa jeune femme Manette, vêtue en nouvelle mariée ; il se vit passer lui-même, en grand costume, tenant dans la main droite la main de la belle Manette, et dans la main gauche son contrat de mariage, orné de faveurs bleues et roses. Dans le fond du tableau, il lisait sur une banderole ces mots, écrits en traits de feu : *Opportune Janton, notaire royal.*

Manette remit le billet de Janton à sa mère, qui, après l'avoir lu, dit :

« Ah ! cet excellent M. Janton ! Y a-t-il longtemps que nous n'en n'avons entendu parler ! Qu'a-t-il donc à me dire ? »

Si Janton eût entendu ces mots mielleux sortir de la bouche de madame Leveneur, il n'aurait plus douté de son bonheur futur. Quelle suave espérance ou plutôt quelle ravissante certitude eût réjoui son âme ! Mais n'était-il pas déjà heureux ? Il rêvait.

Madame Leveneur se livrait à quelques conjectures pour deviner ce qu'avait de si important à lui communiquer M. Janton, et Manette préparait son rouet, quand M. Leveneur cria par le judas :

« Monteras-tu, madame Leveneur !

— J'y vais.

— Allons, vite !

— Mais, je monte.

— Tout de suite !

— Quel homme ! quand cela finira-t-il ? » murmura madame Leveneur en soupirant et en regagnant l'escalier tortueux qui conduisait de l'arrière-boutique au premier étage.

Pendant qu'elle gravissait les marches obscures de l'escalier, M. Leveneur, dont la figure était restée collée au judas, dit à Manette :

« Et toi tu n'oublieras pas que demain nous avons Lanisette à dîner, entends-tu ?

— Demain !

— Pourquoi non ?

— Je ne dis pas...

— Voici le menu : trois livres de bœuf bouilli, une oie à la broche, des haricots sautés, une friture, des beignets de pommes et une salade. Arrange-toi ; il faut que Lanisette soit content. Tu monteras de la cave huit bouteilles de vin.

— Huit bouteilles !

— Oui, mademoiselle ! qu'avez-vous à dire ?

— Rien, mon père.

— Je croyais... Il n'est que dix heures, travaillez, ne perdez pas votre temps. Si vous avez froid, marchez. »

Le judas fut fermé. Manette resta seule dans l'arrière-boutique et fila jusqu'à minuit, non sans jeter souvent les yeux sur la pendule, et sans les porter quelquefois sur le plafond pour chercher à pénétrer, étrange et perpétuelle énigme, la cause des longues veillées de son père et de sa mère.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\* O merveille des merveilles, les sociétaires du Théâtre-Français ont touché un dividende extraordinaire en sus de leurs appointements !

Cette part, cette fabuleuse part que leur avait fait espérer l'empereur par son décret de Moscou, cette part qui n'avait été qu'un rêve sous la restauration, cette part à laquelle ils ne songeaient même plus depuis vingt ans, vient tout à coup de leur être payée par le caissier.

A l'heure qu'il est, tous les sociétaires du Théâtre-Français ont tous les tiroirs de leurs secrétaires remplis de pièces d'or. — Quant aux pièces d'argent, ils les jettent par la fenêtre.

Qui diable se serait jamais douté que la tragédie ferait concurrence à la Californie !

Et pourtant c'est l'exacte vérité ; c'est à la tragédie que les comédiens de la rue de Richelieu sont redevables de cette fortune inespérée. — Les voilà tous riches, très-riches, — du moins pour le trimestre courant.

Ils sont capables de ne plus vouloir apprendre un seul rôle pendant ces trois mois.

Du reste, ce dividende extraordinaire aura un mauvais côté, on craint que la moitié de ces comédiens n'en deviennent fous.

La stupéfaction poussée à son paroxysme occasionne souvent cet effet fâcheux.

Le directeur du Théâtre-Français, qui ne laisse pas que d'être sensible et bon, bien que vivant au milieu des tirades les plus farouches, avait voulu épargner à ses artistes une secousse trop vive, et depuis quelques mois il leur disait de temps en temps en se frottant les mains :

— Eh, eh ! voilà un fameux temps pour la récolte... nos tragédies sont superbes, et nos petites comédies poussent à faire plaisir. La moisson sera bonne !

— Laissez donc, répondaient les anciens de la Ferme,



vous ne serez pas plus malin qu'un autre; vous aurez beau semer des tragédies, il ne poussera jamais que des alexandrins... Battez en grange des alexandrins, il n'en sortira que des hémistiches!

— Vous croyez?

— Pardine! ajoutait le valet Lubin, c'est pas avec ça qu'on peut se faire trois mille francs de rente, c'est plutôt avec des lapins... et encore faut être futé... et ne pas laisser manger ses choux par ses lapins et ses lapins par les braconniers.

Mais le fermier Arsène Houssaye n'en cultivait toutes ses comédies que de plus belle et se gardait bien de mettre une seule tragédie en jachère.

Aussi jamais coup de théâtre n'égalait celui qui se produisit avant-hier dans le foyer de la Comédie-Française, au moment où il annonça que chaque sociétaire était obligé d'emporter cinq mille francs de bénéfice.

La plupart s'imaginèrent qu'ils étaient dupes d'une fausse nouvelle et que leur directeur, se livrant à une facétie indigne du grand répertoire, se proposait de leur payer un faux dividende avec de fausses pièces de cinq francs.

Mais il fallut bien se rendre à l'évidence, — on imite tout parfaitement au théâtre, tout, excepté les produits du balancier de l'hôtel des Monnaies.

Les sociétaires se livrèrent alors à des danses tellement joyeuses qu'elles n'auraient pas même été tolérées à l'Opéra. Puis ils placèrent sur la tête de leur directeur une couronne triomphale en poussant toutes les exclamations analogues à la circonstance :

« Vive Arsène Houssaye! vive le père de ses pensionnaires! vive le restaurateur du Théâtre-Français! »

Les plus enthousiastes parlaient même de le proclamer empereur de la tragédie et d'aller l'installer aux Tuileries.

Mais le commissaire national s'y opposa, et fit entendre la voix de la raison avec toute la haute autorité que lui donnent ses six mille francs d'appointements.

P. S. — Nous avons le regret d'annoncer que trois des sociétaires n'ont pu résister à la secousse morale qu'ils ont éprouvée en palpant une part de cinq mille francs; — ils ont donné des signes non équivoques d'aliénation mentale.

Ces trois infortunés ont été surpris cette nuit dans le parterre du Théâtre-Français par une ronde de pompiers de service; ils étaient en train d'arracher les banquettes et de piocher dans le parquet. Ils soutinrent au caporal qu'ils étaient en Californie et que leur directeur avait trouvé un *placer* magnifique dans ce même endroit.

Ces obstinés voulaient à toute force continuer à piocher, — parce qu'en lavant des tragédies on pouvait, disaient-ils, facilement gagner vingt mille francs par jour.

On a cependant l'espoir de guérir ces malheureux, parce que les pompiers ont eu l'heureuse idée de leur administrer immédiatement des douches.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-MONTANSIER. — *La Fille bien gardée*, vau-deville en un acte, de MM. Marc-Michel et Labiche. — La baronne de Flasquemont est mère d'une petite fille de six ans, et lorsque la baronne de Flasquemont se rend au bal, elle n'a trouve rien de mieux que de confier cette jeune personne aux soins de son chasseur Saint-Germain, lequel n'est autre que Saint-Grassot. — Car maître Grassot a beau se mettre des favoris noirs, s'orner de grosses épaulettes en or et s'empanacher de plumes de coq, on le reconnaît toujours entre mille autres chasseurs : — il possède un profil et un organe qui n'appartiennent qu'à lui.

Le chasseur Saint-Germain est d'autant plus contrarié d'avoir à garder cette petite fille, qu'il a l'intention de se rendre au bal Mabille en compagnie de mademoiselle Berthe, la femme de chambre.

Vous croyez que la petite fille est endormie, — point du tout, elle a entendu le plan de Saint-Germain, elle s'est relevée, elle s'est habillée, et voici qu'elle prétend aller elle-même au bal Mabille!

Saint-Germain veut refuser, mais impossible, — le petit lutin possède une foule de secrets touchant le chasseur Saint-Germain, notamment sur le chapitre de la cave aux liqueurs, — et le chasseur est obligé de passer par la fantaisie de la petite fille. — Il l'emmène au bal Mabille.

Maintenant comment vous raconter toutes les péripéties terribles et bouffonnes occasionnées par cette fugue : — l'enfant est perdu par Saint-Germain, puis il est retrouvé par des carabiniers qui ont eu la politesse de lui faire boire un petit verre de kirsch : la baronne est naturellement fort surprise lorsqu'elle s'aperçoit que sa fille sait danser la polka de chez Mabille, et sait même chanter une petite chanson de carabiniers; — mais Saint-Germain est un véritable Figaro, et il soutient à la baronne que tous ces talents d'agrément sont une surprise qui lui a été ménagée en l'honneur de sa fête!

Jamais Grassot n'avait été plus divertissant que sous sa grande livrée de chasseur; aussi le succès de cette bouffonnerie a-t-il été étourdissant. — Ajoutons à cela que le rôle de la petite fille est joué par une charmante enfant, la petite Montalant, remplie de gentillesse et de malice.

C'est un succès de cent représentations.

\*. Jamais le Théâtre-Français n'aura vu une année plus prospère que celle qui vient de s'écouler; on assure que les comptes qu'on est en train d'arrêter, et qui devront être soumis au ministre de l'intérieur, donneront à chaque sociétaire *cinq mille francs de dividende*; aucun des artistes de la Comédie-Française, à coup sûr, n'a souvenance d'avoir touché pareille somme; depuis Talma les dividendes étaient pour les sociétaires passés à l'état de mythe.

\*. On nous assure que M. Ronconi, directeur du Théâtre-Italien, vient de traiter avec madame Stoltz pour la prochaine saison.

M. Ronconi a aussi engagé mademoiselle Séguin, qui a obtenu un premier prix dans les concours du Conservatoire. Mademoiselle Séguin possède une belle voix de contralto.

\*. La réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin aura lieu irrévocablement le 14 de ce mois.

La nouvelle direction n'a rien négligé pour rendre cette salle une des plus belles et des plus commodes de Paris. Les travaux sont terminés et font le plus grand éloge de MM. Gallimard et Renaud, jeunes entrepreneurs qui ont déployé, dans cette reconstruction, un goût et une activité vraiment remarquables.

On ouvrira par *Pied de Fer*, drame de M. Léon Gozlan, œuvre d'une conception fort originale et d'une forme des plus littéraires. Le prologue d'ouverture, *les Boulevards de Paris*, dû à la collaboration de MM. Méry et Th. Cogniard, viendra ajouter un nouvel attrait à cette grande solennité.

Un artiste de grand talent vient d'ouvrir, au rond point des Champs-Élysées, un Diorama qui présente cette singularité que l'église Notre-Dame, dont le beau vaisseau est rendu avec une fidélité parfaite, mais qu'on voit d'abord déserte, se remplit insensiblement de monde, se tapisse de tentures noires, s'illumine et offre, sans qu'on puisse se rendre compte de la façon dont se fait un tel changement, la représentation exacte du service célébré pour l'archevêque de Paris, mort si dignement dans les fatales journées de juin.





Explication du dernier Rébus.

Les rois s'en vont; les valets restent.

**Diorama en miniature.** Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

**London illustrated news.** Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 f. 50. — Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> du mois.

**Ameublements parisiens,** très-magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

**Le Coloriste de la Fleur.** Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**Découpures.** Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpsures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpsures, et ne se vend que 4 francs.

**Galerie de l'industrie parisienne.** Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

**Albums pour la Campagne.** Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

**Portraits d'après nature.** Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes. S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Paris. — Typographe Plon frères, rue de Valenciennes, 36.